

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	26 (1996)
Heft:	6: w
Artikel:	Frédéric Dard : "La Suisse est un magistral bol d'air!"
Autor:	Probst, Jean-Robert / Dard, Frédéric
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-828697

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FREDERIC DARD

«La Suisse est un magistral bol d'air!»

Frédéric Dard est l'un des écrivains les plus prolixes de ce siècle. Une espèce de Simenon joyeux, qui aurait glissé du fluide glacial dans son porteplume. Ses héros, San-Antonio, Bérurier et Cie sont des Casanova de banlieue, des pétomanes au

grand cœur et des cavaleurs sur le retour. Mais en grattant le vernis de ces caricatures de flics incorruptibles et indestructibles, on trouve une philosophie et un humanisme qui font de chaque roman un petit guide du bonheur tout simple.



Françoise et Frédéric Dard devant leur demeure fribourgeoise

Il vous arrive forcément de traverser des périodes chahutées, de connaître des coups de déprime, de souffrir côté cœur ou côté corps. Le meilleur remède que je connaisse, dans ces moments-là, supérieur à toutes les drogues pharmaceutiques et autres poudres de perlumpinpin, c'est d'ouvrir un San-Antonio. A n'importe quelle page.

Comme par enchantement, les douleurs s'atténuent, les larmes séchent et les nuages se dispersent. Un San-Antonio, c'est guilleret comme un coin de ciel bleu dans la grisaille de l'existence, roboratif, jovial, pétillant, mais aussi pétulant, grivois et

passablement rabelaisien. C'est bourré d'à peu près et de néologismes, de mots grassouilletts et de belles pensées. Mais ça fait du bien par où ça passe!

Derrière ces calembredaines, à l'ombre du commissaire San-Antonio, dans le sillage de Bérurier, Pinaud et Achille se cache un écrivain chaleureux, souriant et élégant, qui aime les chiens, la nature et les beaux objets. Un être attachant, qui cultive l'amitié avec talent et simplicité.

Dans sa ferme fribourgeoise, où Frédéric Dard nous recevait récemment, nous avons découvert pêle-mêle: un plafond de bois précieux,

des chocolats polonais, quelques statuettes sacrées, un ornithorynque encadré, et une grand-maman centenaire. Le décor étant planté, il restait à jouer au jeu de l'interview.

«*L'inspiration c'est un déclic qui se trouve dans ma tronche*»

– Combien de livres avez-vous écrits à ce jour?

– De temps à autres, je me pose la question. J'aimerais faire le bilan un

jour et je n'arrive pas à le définir. Il y a des revues spécialisées qui partent à la recherche des premiers écrits d'un auteur et on m'écrit sans arrêt pour me demander si je suis l'auteur du livre signé «Joe Battling», et moi, je me gratte la tête. A vingt bouquins près, je suis incapable de donner le chiffre exact. Mais je pense que ça se situe vers les trois cents...

– Trois cents livres qui représentent un certain nombre de millions de tirage?

– Oui, hé oui. Et puis il y a les traductions...

– Même San-Antonio est traduit?

– Oui, partout, d'ailleurs, depuis qu'il y a une plus grande liberté, ils se mettent à le traduire en russe.

– Où trouvez-vous les sources d'inspiration pour produire autant de bouquins?

– Je ne peux pas vous dire, c'est un déclic, quelque chose qui est dans ma tronche quoi. Une fois pour toute, depuis que j'étais même. Quand j'étais enfant, je racontais les films, vus au cinéma à mes copains. Mais nous étions une famille modeste et je ne pouvais pas y aller chaque semaine. Alors, pour faire plaisir aux copains et pour garder mon public, je me suis mis à inventer des films... Depuis toujours, j'ai inventé des histoires, ça coulait comme ça, tout seul...

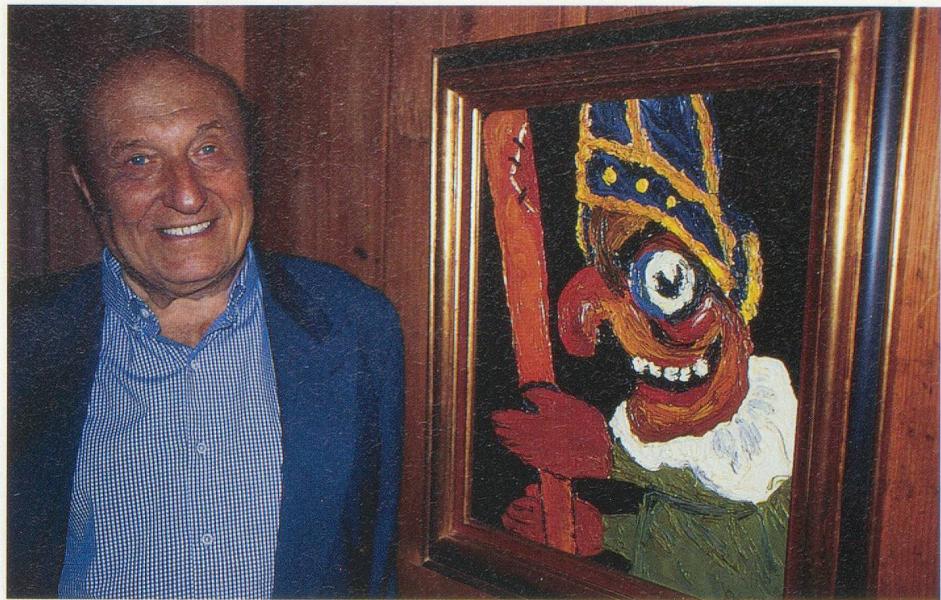
– Il fallait du café à Balzac, qui a beaucoup écrit. Vous, Frédéric Dard, à quoi carburez-vous?

– Moi aussi, c'est au café, mais là s'arrête la similitude avec Balzac. Le plus drôle c'est que je n'aime pas le café, je le bois comme un remède, pour la mise en place des idées. Je reconnaissais sa vertu, ça met en éveil.

– Parce que vous écrivez principalement le matin?

– Oui, oh oui. Il m'arrive de plus en plus d'écrire l'après-midi, mais c'est assez récent, c'est curieux!

– Vous racontiez des films imaginaires pour vos petits copains, mais vous souvenez-vous de votre premier roman?



San-Antonio s'exprime également à travers la peinture

– Ah oui, bien sûr! C'était un petit livre de 80 pages, une histoire d'enfance que j'avais vécue et plus ou moins transposée et que j'ai édité à compte d'auteur. Maintenant, ce truc, il s'achète 10 000 balles... quand on en trouve.

– Quel était son tirage?

– Je ne sais plus, deux cents, pas plus. C'est devenu une pièce rare et il y a toujours des amateurs qui se jettent là-dessus.

«La philosophie de San-Antonio, c'est une vérité de carnaval...»

– Vous avez continué d'écrire et puis, un jour, est né le fameux commissaire San-Antonio. Dans quelles circonstances?

– Un jour, j'ai écrit une nouvelle policière pour un hebdomadaire qui s'appelait «Samedi-Soir». Un texte farfelu, très inspiré des bouquins de Peter Cheney. Je cherchais un nom de héros qui ait une connotation américaine. Alors, j'ai pris un atlas des Etats-Unis et je me suis dit, la ville où je poserai le doigt donnera son nom à mon personnage. Or, j'ai touché San-Antonio, au Texas, le seul nom qui n'était pas américain, mais espagnol. J'ai décidé de le garder. Et vous voyez que j'en ai fait quelque chose quand même...

– Pour vous, que représente San-Antonio, c'est un miroir, un exemple, un frère, un héros de papier? Qu'est-ce qu'il est devenu au fil du temps?

– Oh, il est devenu beaucoup plus que tout ça. C'est devenu moi, tout bêtement.

– Vous vous identifiez à San-Antonio?

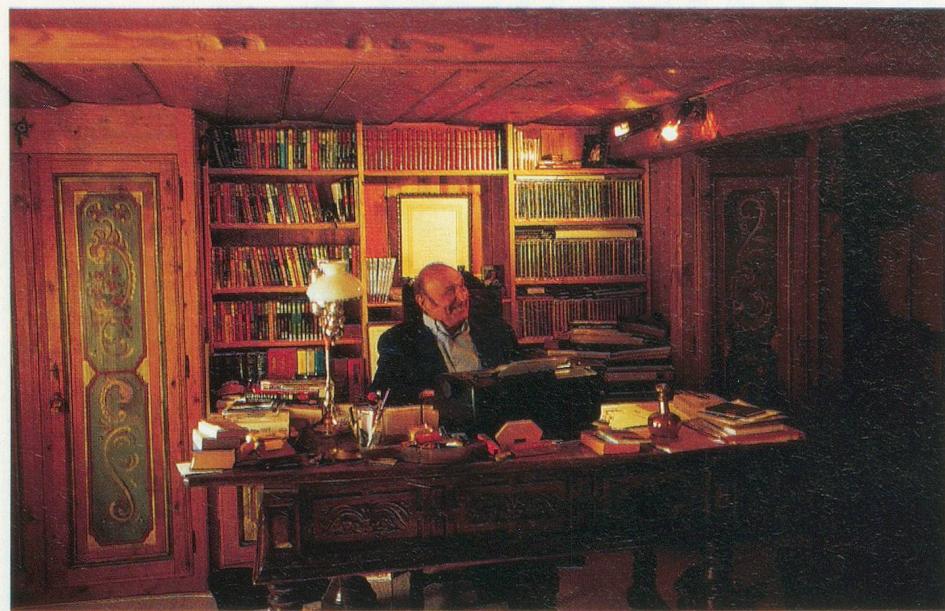
– Pas dans ses calembredaines, pas dans ses ravages de sommiers... Je voudrais bien, mais enfin... Pas dans tout ça, mais dans la philosophie qui se dégage de ce bonhomme. En fait, c'est la mienne. Ce genre de héros qui ont l'air stéréotypés est très pratique parce qu'ils vous permettent de faire passer vos grandes préoccupations sous un masque, travesties. C'est une vérité de carnaval. Je dis ce que j'ai envie de dire, mais ça assure de l'impunité, parce que les gens ne s'arrêtent pas à ce qui est dit dans un truc comme ça. Ça n'a pas de caractère de gravité, c'est dit d'une manière farfelue, c'est plein de tintamarre, de poil à gratter, mais il reste quelque chose.

– Quel âge a véritablement le personnage de San-Antonio?

– Je vais vous dire, il est né, San-Antonio, en 1949. Dans trois ans, ça va lui faire cinquante piges

– Vous avez vieilli, inévitablement, mais pas lui. Est-ce que vous l'envez un peu?

– Malgré son éternelle jeunesse, je sens quand même que mon person-



L'antre de l'écrivain, meubles de style et boiseries précieuses

nage vieillit, avec un énorme décalage par rapport à moi. Mais il vieillit bon gré, malgré. Longtemps je lui ai gardé sa fraîcheur de jeune homme et puis, malgré tout, il prend du plomb dans l'aile. Il prend de la bouteille...

*«En Suisse
j'ai pris
un nouveau départ
dans la vie»*

– Pour changer de sujet, on va parler de l'étrange histoire d'amour que vous avez avec la Suisse. Quand et comment avez-vous découvert ce pays?

– Ah oui, ça va bientôt faire trente ans que j'habite la Suisse. C'est une histoire un peu bizarre à raconter. J'ai eu une déprime dans ma vie à un moment donné et j'ai voulu me frotter en l'air. J'avais un copain qui habitait la Suisse et qui m'a dit: viens donc te refaire une santé ici. Je suis venu et j'ai découvert que j'y étais bien. Ça a été l'éveil d'une nouvelle vie quoi! Il y avait tout pour que la Suisse me soit favorable, bienfaisante. Je prenais un nouveau départ dans ma nouvelle vie avec une nouvelle femme. Je suis venu pour changer les draps et j'ai vu ce pays autrement et jusqu'à mon dernier soupir, je le verrai autrement.

C'est un pays de complicité qui m'a fait de l'œil, avec qui je suis bien, j'ai une espèce de connivence, une relation particulière. J'y suis heureux quoi!

– Aujourd'hui que vous connaissez mieux ce pays, vous connaissez ses bons, mais aussi ses mauvais côtés?

– C'est-à-dire que je ne lui ai pas trouvé de mauvais côtés. Elle n'a que des petites choses qui m'irritent. Le Français de souche que je suis découvre des marottes, on est vétillieux en Suisse, mais c'est insignifiant, vraiment pour chercher la petite bête. Pour moi, c'est un magistral bol d'air.

– Dans vos romans, est-ce que vous ressentez la différence entre vos deux vies, celle d'avant et celle d'après?

– Oui, bien sûr! Je pense que les romans écrits en Suisse sont plus tonifiants. On y sent quand même le bon air et le bon lait quoi!

*«Ma grand-mère
passait ses nuits
à me lire
des histoires...»*

– Vous êtes aujourd'hui grand-père, est-ce que ce rôle vous ravit?

– Tout à fait. J'ai six petits-enfants, non, sept avec l'enfant que mon fils

a adopté. Je les vois assez souvent. Ma dernière fille, qui a aujourd'hui 26 ans et a un bébé d'un an et demi, vient de passer le week-end avec nous. Je les vois sans arrêt.

– Question un peu saugrenue: seriez-vous tenté de vendre votre âme au diable pour retrouver vos vingt ans?

– Non, sûrement pas. Et je peux vous dire une chose, c'est que mes vingt ans, je n'en ai rien à secouer. Pour moi, c'est une période merdique, horrible. C'est la période de la guerre, où je me cherchais et j'avais du mal à me trouver. J'ai eu 20 ans et c'était terriblement difficile à assumer, avec toutes sortes de tentations, une sensation de précarité, d'instabilité. Il y a des moments, je me dis que j'aurais peut-être pu mal tourner à ce moment-là.... Je dis ça, mais tout aurait regimbé en moi. J'ai une marotte de l'honnêteté, c'est exacerbé chez moi. J'ai élevé mes enfants dans la maniaquerie, comme si j'aurais voulu me châtier des indécisions, des convoitises louche que j'ai pu avoir.

– A ce moment-là, vous rêviez déjà d'écrire, ou est-ce que vous aviez envisagé une autre carrière?

– Ah ça, je n'ai jamais envisagé autre chose qu'écrire. Jamais, jamais, jamais. J'ai eu la chance d'avoir été élevé en partie par ma grand-mère. Elle passait sa vie, ses nuits, à me lire des contes, des histoires. Et puis elle m'a acheté des quantités de bouquins. J'ai eu une boulémie de lecture, c'était quelque chose d'effrayant. Ce qui me navre un peu, c'est que, depuis quelques temps, j'ai une espèce de désaffection pour la lecture. Comme je continue à écrire beaucoup, il doit y avoir une saturation de la chose imprimé. Et puis il y a cette Bon Dieu de télévision où il y a toujours quelque chose qui vient vous chercher. Ça fait beaucoup de tort à la lecture...

– Vous le pensez?

– Oui, mais en même temps, il y a une espèce de réajustement qui s'est

opéré. Les gens découvrent paradoxalement que la lecture est irremplaçable quand même. C'est solitaire, cela se lit partout.

— Etes-vous un grand consommateur de télévision?

— Non, pas trop, mais en même temps je me rends compte que le sport est un spectacle. Je ne suis pas sportif, mais la formule 1 m'attire, comme les matches de tennis ou de rugby surtout, qui est un jeu sublime.

«C'est dur de penser que l'on va disparaître!»

— Est-ce que vous avez confiance dans l'avenir des hommes et de la planète?

— Comment voulez-vous avoir confiance. On vient du magma et on va y retourner. Ça paraît assez évident. Ce qui m'impressionne à chaque instant, c'est de penser que cette terre est une boule de matière brute d'où tout est sorti, cette table, ces chocolats, ce tapis. Tout a jailli, les œuvres d'art, la télé, le génie et ça c'est extraordinaire. Alors, est-ce

qu'il faut voir une intervention divine, moi je veux bien, mais je me demande si ça change le problème. J'aurais plutôt confiance, mais ce qui me fait peur, c'est l'homme. Vous ne pouvez pas savoir comme la vie était paisible, juste avant la guerre. Et puis, ça s'est emballé parce que les hommes font des hommes qui font des hommes et il y a cette fourmilière qui est lancée. Et la vie n'est plus possible avec les mêmes règles. Tout a changé. Tout a basculé. C'est uniquement la courbe démographique qui est en cause. Je prévois rien du tout, mais ça me fout les jetons. Il faut s'attendre au pire, avec les hommes. Ce sont eux les apprentis sorciers...

— Qu'est-ce qui vous reste à faire, absolument?

— Ben... à mourir! Absolument même! Il me reste à me préparer. Je ne parle pas de métaphysique, de religion, mais simplement me préparer à quitter ce concert. Comme Victor Hugo, je dis: «Sans que rien manque au monde immense et radieux, je partirai bientôt au milieu de la fête.» Il faut en prendre son parti et c'est dur de penser qu'on va disparaître. Et ça, il faut bien, bien, bien réussir sa préparation. Le départ sera ce qu'il peut être. Je crois



La doyenne de la maison vient malheureusement de quitter ce monde à 99 ans

qu'on ne doit surtout pas se cramponner. Je vois tous les copains de mon âge, des gars qui étaient forts et qui m'avouent qu'ils ont les choccottes. Ils ne veulent pas cesser. C'est ce qu'il y a de plus dur à réussir dans la vie d'un homme, c'est d'accepter sa fin. Si vous arrivez à composer avec la fin, c'est quelque chose de magnifique, une option fabuleuse sur le néant.

— En attendant, vous avez encore de nombreux projets j'imagine?

— Mes projets, c'est de continuer d'écrire, continuer d'aimer les miens, de plus en plus. Leur faire la vie belle. Ils doivent tous profiter de ma réussite.

— Mais San-Antonio n'aura pas le temps d'entrer à l'Académie française?

— Oh mon Dieu non, qu'est-ce qu'il y ferait. Je vois ça d'une façon dérisoire. Je connais beaucoup d'académiciens, des hommes célèbres. J'étais ami avec François Mitterrand. Et je me dis: et puis... Et puis, tout ça, c'est rien...

Je sens que c'est le moment d'ouvrir le champagne...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:

Bleu.

Une fleur:

La marguerite des champs.

Un parfum:

L'odeur du fumier.

Une recette:

Les diots au vin blanc.

Un pays:

Je crois, la Suisse.

Un écrivain:

Sans problème, Céline.

Un peintre:

Magritte.

Un réalisateur:

Marcel Carné.

Une musique:

C'est Vivaldi.

Une personnalité:

François Mitterrand.

Une qualité:

La bonté.

Un animal:

Le chien.

Une gourmandise:

Des crêpes épaisses.

A paraître: «La Nurse anglaise», San Antonio. Editions Fleuve Noir.